Benjamin Sulte

L'Amérique
avant
Christophe Colomb,
par
Oscar Dunn.
1875.

CRe
1875
-6

1875-6

# L'AMERIQUE AVANT CHRISTOPHE COLOMB

# L'AMERIQUE

AVANT

# CHRISTOPHE COLOMB

RÉSUMÉ

DES TRAVAUX DE QUELQUES ANTIQUAIRES

PAR

OSCAR DUNN

MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL, IMPRIMEUR
6, 8 & 10, rue St Vincent

1875

1875-6

# L'AMERIQUE

AVANT

# CHRISTOPHE COLOMB

---

Nous apprenons sur les bancs de l'école que Christophe Colomb découvrit l'Amérique le 12 octobre 1492, et il n'est pas d'événement historique plus universellement admis.

Cependant des études contemporaines prouvent que Colomb n'a fait que *retrouver* un continent perdu depuis des siècles pour le reste de l'univers.

L'auteur des *Us et coutumes de la mer*, cité par Garneau, va même plus loin. " Les grands profits, dit-il, et la facilité que les " habitants du Cap-Breton près Bayonne, et les Basques de Guy- " enne, ont trouvé à la pêcherie de la baleine, ont servi de leurre " et d'amorce, à les rendre si hasardeux en ce point, que d'en " faire la quête sur l'Océan par les longitudes et latitudes du " monde. A cet effet ils ont ci-devant équippé des navires pour " chercher le repaire ordinaire de ces monstres. De sorte que, " suivant cette route, ils ont découvert, cent ans avant les naviga- " tions de Christophe Colomb, le grand et le petit banc de morues, " les terres de Terreneuve, de Cap-Breton et de Bacaleos (*qui est à " dire morue en leur langue*), le Canada, ou Nouvelle-France : et si " les Castillans n'avaient pris à tâche de dérober la gloire aux " Français, ils avoueraient, comme ont fait Christophe Witfliet et " Antoine Magin, cosmographes Flamands, ensemble Frs. Antoine " de S. Roman, religieux de S. Benoit (*Historia general de la India*, " *Liv. I. Chap. Ij. p.* 8), que le pilote, lequel porta la première " nouvelle à Christophe Colomb, et lui donna la connaissance et " l'adresse de ce monde nouveau, fut un de nos Basques Terre- " neuviers."

Disons de suite que ce fait n'est point prouvé et que les travaux modernes n'enlèvent rien à la gloire de l'illustre découvreur. Lorsque le 3 août 1492, Colomb prit la mer à Palos en Espagne, et cingla vers l'Ouest, non-seulement il allait à des horizons inconnus, mais il agissait à l'encontre de toutes les données de la science de son temps, qui enseignait que la terre était plate. Toutes les idées reçues dénonçaient sa folie, et durant une longue traversée de soixante-dix jours il eut à lutter contre les craintes superstitieuses de ses compagnons eux-mêmes, qui s'attendaient sans cesse à tomber au milieu de dangers imprévus. Il fallait pour cette entreprise l'assurance d'un novateur de génie et le courage indomptable d'un héros. Certaines traditions vagues, des récits à demi mythologiques laissés par les anciens ont pu fixer sa pensée, provoquer ses réflexions : il n'en garde pas moins le plein mérite personnel d'une véritable découverte faite, non par hasard, mais en vertu d'un projet original et défini. Il n'avait à peu près rien pour se guider ; il dut chercher en lui-même les éléments de ses calculs.

Un résumé de quelques-unes des dernières recherches sur l'antiquité américaine pourra, quoique incomplet, intéresser le lecteur.

---

# I.

Les traditions pré-historiques des Egyptiens font mention d'une grande île appelée *Atlantide*, dans le Grand Océan à l'ouest des colonnes d'Hercule, et Platon, dans ses *Dialogues*, parle de la mer Atlantique qui " environnait un grand espace de terre situé vis-" à-vis de l'embouchure du détroit appelé les colonnes d'Hercule. " C'était, ajoute-t-il, une contrée plus vaste que l'Asie et la Lybie " ensemble. De cette contrée au détroit il y avait nombre d'au-" tres îles plus petites. Ce pays dont je viens de vous parler, ou " l'île Atlantide, était gouvernée par des souverains réunis. Dans " une expédition, ils s'emparèrent, d'un côté, de la Lybie jusqu'à " l'Egypte, et, de l'autre côté, de toutes les contrées jusqu'à la " Tirrhénie. Nous fûmes tous esclaves, et ce furent nos aïeux " qui nous rendirent la liberté : ils conduisirent leurs flottes con-" tre les Atlantes, et les défirent ; mais un plus grand malheur " les attendait. Peu de temps après, leur île fut submergée, et " cette contrée, plus grande que l'Europe et l'Asie ensemble, dis-" parut en un clin d'œil."

Ce n'est là qu'une tradition, mais elle est confirmée par les anciens livres mexicains (1), et les découvertes des ruines majestueuses d'Izamal, Chicken-Itza, Uxmal, Mitla et Palenqué, ne laissent aucun doute sur le fait que l'Amérique a été jadis le théâtre d'une civilisation tres-avancée. On trouve dans ces ruines des pierres couvertes d'hiéroglyphes, des restes d'édifices immenses,

(1) Brasseur de Bourbourg, POPOL-VUH—*Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine, avec les livres héroïques et historiques des Quichés.* Paris 1861.

des pyramides, des idoles, des bas-reliefs d'un travail remarquable, etc. Comment se peut-il que nous ne connaissions pas le nom des peuples qui ont érigé ces monuments? N'a-t-il pas fallu, pour effacer ainsi jusqu'à leur souvenir, une catastrophe subite qui, en supprimant du coup une nation toute entière, n'aurait laissé aucun vestige apparent de ses œuvres? " Si l'on découvre " un jour, ainsi qu'il est à croire, dit M. Gabriel Gravier (1), qu'une " grande île existait jadis à l'endroit où dort maintenant la mer " de Sargasse, on identifiera la catastrophe qui détruisit l'Atlantide " avec celle qui plongea dans les flots une partie notable de l'A- " mérique; on admettra sans peine comme probables, sinon com- " me certains, les longs rapports qui paraissent avoir existé, dans " les temps pré-historiques, entre le Nouveau-Monde et l'Europe."

Mais quand même cette preuve ne pourrait jamais être faite à la satisfaction du monde savant, il sera toujours facile de s'expliquer comment ces rapports ont pu naître et se maintenir entre l'Asie et l'Amérique par le Pacifique, entre l'Europe et l'Amérique par l'Atlantique. Prenons une carte géographique, et jetons les yeux, d'abord, sur les côtes du Pacifique. Les Aléoutiennes et les milliers d'autres îles, parsemées çà et là à leur suite, ne forment-elles pas une chaîne non interrompue entre les deux rives du grand Océan? Ne sont-elles pas autant de stations successives vers lesquelles le hasard ou l'esprit d'aventure a pu conduire les habitants de l'Asie? Cette thèse est d'autant plus plausible que l'on a trouvé une similitude frappante entre l'architecture de l'Asie septentrionale et celle des monuments antiques du Mexique, dont nous venons de parler, et entre les idiomes des peuples établis sur les bords opposés du Pacifique. Ainsi les langues mexico guatémaliennes fourniraient des racines au latin, même au sanscrit. M. Brasseur de Bourbourg (2) va jusqu'à dire: " Si vous voulez " vous donner la peine d'en faire l'examen, vous trouverez au " moins la moitié des mots du dictionnaire de Noël dans le " groupe des langues mexico-guatémaliennes; vous en trouverez " l'origine et la nature, et vous les décomposerez jusqu'au simple " son d'une voyelle..."

Il y a aussi une ressemblance évidente entre les anciens mythes religieux des deux mondes. Les mêmes attributs principaux se retrouvent dans les divinités du Mexique et dans celles de l'Egypte, la Grèce et l'Asie-Mineure.

Voyons maintenant la carte de l'Atlantique. Au nord de l'Ecosse et à l'ouest de la Norvége, voici les trois groupes des îles

(1) *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe siècle.* Paris, 1874.
(2) *Quatre lettres sur le Mexique.* Paris, 1868.

Orcades, Shetland et Feroë, puis l'Islande, puis le Groënland, puis l'Amérique septentrionale : autant d'étapes établies par la nature, que les peuples du Nord ont parcourues et où ils ont créé des établissements à une époque très-reculée. Lors même que ce dernier fait ne serait point acquis à l'histoire, la facilité relative des rapports entre ces diverses îles en rendrait la supposition vraisemblable. Mais la science n'en est pas réduite à de simples conjectures; les *Sagas* de l'Islande sur lesquelles elle s'appuie, sont des récits que l'on s'accorde à reconnaître comme authentiques et véridiques. " Leurs auteurs, dit Gravier, les vieux islandais, n'avançaient rien " au hasard, ne suppléaient pas d'imagination à l'absence de docu- " ments certains." Les recherches archéologiques poursuivies dans le Danemark, la Norvége, l'Islande, le Groënland et l'Amérique ont d'ailleurs prouvé leur exactitude.

Nous allons voir que, de fait, les Normands (*hommes du nord*) ont atteint l'Amérique par la route des îles que nous venons de retracer, qu'ils s'y sont établis *près de cinq siècles* avant l'expédition de Christophe Colomb, et qu'ils ont trouvé le continent déjà occupé par des races rouges, venues vraisemblablement de l'Asie par le Pacifique.

---

## II.

Plusieurs auteurs croient que les Phéniciens ont franchi les premiers les colonnes d'Hercule, c'est-à-dire le détroit de Gibraltar, mais la plus ancienne expédition à travers l'Atlantique dont il reste des documents certains est celle de Pythéas, qui partit de Marseille, sa ville natale, vers l'an 340 avant Jésus-Christ, côtoya la rive nord de la Méditerranée, contourna l'Espagne, suivit les côtes de France, et pénétra dans la Manche.

Un de ses compatriotes, Euthymenès, fit simultanément une expédition le long des côtes d'Afrique, ce qui permettrait de supposer que tous deux étaient envoyés par la ville de Marseille.

A son retour, Pythéas composa deux ouvrages aujourd'hui perdus, mais dont quelques parties nous ont été transmises par ses contradicteurs. Ces fragments permettent de croire qu'il se rendit jusque dans les environs du 63e parallèle, qui est la latitude des îles Feroë, où il se trouvait, dit-il, à *six jours* de Thulé. (1) L'*ultima Thulae* de Pythéas serait ainsi l'Islande.

Au rapport de Polype, cité par Strabon, il aurait écrit qu'au delà de Thulé on ne rencontre plus ni mer, ni terre, ni air, mais une masse concrète qui tient en suspension ces divers éléments et demeure inaccessible aux humains. Il se crut *sur le bord de la plateforme terrestre.*

En découvrant ainsi l'Islande, il ouvrait aux hommes du Nord le chemin de l'Amérique.

On sait par les ouvrages de Dicuil (2) que des moines irlandais eurent connaissance de cette expédition et de quelques voyages moins importants dont les historiens parlent en termes assez précis.

(1) Lelewel, *Pythéas de Marseille et la Géographie de son temps.* Paris, 1836.
(2) *Liber de mensura orbis terrae.* Paris, Didot, 1807.

Racontant les explorations des Grecs dans l'Océan Boréal, Plutarque dit qu'Ogygia est à l'ouest de l'Angleterre, à la distance de cinq jours de navigation ; que trois îles se trouvent au delà, dans la même direction, à une égale distance l'une de l'autre ; que la terre ferme est à cinq mille stades d'Ogygia : " on a eu, dit-il, anciennement opinion qu'elle est glacée ; " enfin que le Grand Continent forme une baie non moins étendue que le Palus Méotide. Dans cette description on trouve que les trois îles répondent aux Feroë, à l'Islande et au Groënland ; la grande baie à la mer de Baffin ou à la baie d'Hudson.

Mais en réalité tous ces récits laissent beaucoup à désirer ; il faut arriver aux narrations des Normands pour rencontrer la clarté et l'authenticité parfaites.

---

## III.

Horace dit que le premier qui s'aventura sur les mers devait avoir l'âme triplement blindée d'airain :

> Illi robur et æs triplex
> Circa pectus erat, qui fragilem truci
> Commisit pelago ratem
> Primus,.....

Les Scandinaves avaient cette énergie entreprenante. En Norvége les fleuves roulent sur un lit de sable magnétique, et, suivant la remarque d'un historien, les hommes y boivent le fer avec les eaux. La piraterie chez eux était une noble profession, interdite aux gens du peuple ; les seigneurs, les princes y cherchaient fortune et renommée, et ils recueillaient à leur retour l'admiration de leurs sujets et l'amour des femmes. Sans boussole et sans cartes, ils s'enfonçaient dans l'immensité de l'Océan, guidés par leur seul courage et un instinct peut-être identique à celui de l'Indien de la forêt ou des prairies. Rien de plus naturel que pareil peuple ait fait de grandes découvertes.

En 725, le pirate Grim Kamban, s'établit aux Feroë, d'où il chassa des moines irlandais, fixés là durant le siècle précédent, et qui, pendant que l'Europe trouvait la science dans leurs cloîtres, demandaient aux solitudes de l'océan de nouveaux peuples à convertir (1).

En 861, un autre pirate norvégien, Naddod, partit pour les Feroë, mais emporté loin de sa route par la tempête, il vit une terre couverte de neige. C'était l'Islande, qu'il ne put explorer, et qu'il

(1) Montalembert, *Les Moines d'Occident*, vol. II, p. 415.

nomma *Snœland*, Terre de neige. Dès l'an 795, les moines irlandais avaient visité cette île, et " ce qui prouve leur séjour dans cette " contrée, disent les Sagas, c'est que nous y avons trouvé des " livres irlandais, des sistres, des clairons et autres objets. Les " livres anglais prétendent même que la navigation fut jadis très- " fréquente entre l'Angleterre et l'Islande." (1)

En 863, le suédois Gardar fut porté par les vents sur les côtes d'Islande, dont il fit le tour, et qu'il nomma *Gardarsholm*, Ile de Gardar.

Après lui, un célèbre pirate norvégien, Floki-Rafna, résolut de fonder une colonie dans cette île. Après avoir touché les Shetland et les Feroë, il prit la pleine mer. Au bout de quelques jours de navigation, il lâcha trois corbeaux. L'un de ces oiseaux se dirigea vers le nord-ouest ; il le suivit, aborda dans un golfe très-poissonneux, et passa l'hiver dans l'île, qu'il appela *Iceland*, Terre de glace, nom qu'elle a conservé.

Quelques années plus tard, un autre pirate norvégien, nommé Ingalf, vint en Islande, s'y fixa, fonda un établissement qui est devenu Reykiavik, la capitale actuelle. On y montre encore son tombeau.

Bientôt la guerre civile qui sévissait en Norvége détermina un courant d'émigration vers l'Islande, et en 930 les principales partie de l'île étaient habitées. Les institutions républicaines y régnèrent jusqu'en 1261, époque de la conquête des Norvégiens. La langue danoise, qui était arrivée à sa perfection au neuvième siècle, s'est conservée en Islande dans toute sa pureté. " Un jour " à Reykiavik, dit M. X. Marmier (2), la fille d'un pêcheur, qui " avait coutume de venir chaque semaine nous apporter des " oiseaux de mer et du poisson, entra dans ma chambre et me " trouva occupé à étudier la Saga de Nial.—Ah ! je connais ce " livre, me dit-elle, je l'ai lu plusieurs fois quand j'étais enfant.— " Et, à l'instant, elle m'en indiqua les plus beaux passages. Je " voudrais bien savoir ou nous trouverions, en France, une fille " de pêcheur connaissant la Chronique de Saint-Denis."

Ce sont les Sagas, écrites dans une langue si bien conservée, qui nous ont transmis tous les récits historiques dont nous résumons en ce moment les principaux.

(1) Rafn, *Antiquitates Americanæ,..... . Edidit Societas Regia antiquariorum septentrionalium. Hafniæ*, 1837. Ouvrage savant et collection précieuse que nous suivons pour faire notre résumé, aidé du livre de M. Gravier, plus haut cité.

(2) *Lettres sur l'Islande.* Paris, 1855.

En 877, Gunnbjorn découvrit la côte orientale du Groënland. En 883, Eric le Rouge, exilé de l'Islande pour un meurtre, se fixa dans cette contrée, et y construisit un bâtiment immense comme une ville,dont on a retrouvé les ruines. C'est lui qui donna à cette terre le nom de *Groenland*, Terre Verte. Trompés peut-être par ce beau nom, grand nombre d'Islandais vinrent l'y retrouver. Ils fondèrent une République dont la capitale, Gardar, devint le siège d'un évêché en 1121. Le Groënland devint vassal de la Norvége en 1261.

Nous avons donc vu découvrir et coloniser successivement les Orcades, les Shetland, les Feroë, l'Islande et le Groënland. Dans une dernière étape, les hommes du nord verront la terre d'Amérique.

---

## IV.

Le fils d'un des compagnons d'Eric le Rouge, Bjarn ou Biarne, laissa la Norvége, en 986, pour venir retrouver son père en Islande. Apprenant ici que ce dernier était dans un pays inconnu, avec un courage inouï, il prend la mer pour le découvrir, dirigeant sa course sur la lumière des étoiles. Il eut bon vent pendant les *trois* premiers jours, mais il dut être entrainé par le courant polaire, car c'est tout le temps qu'il lui fallait pour arriver en vue du Groënland. Il fut ensuite surpris par un brouillard épais et des vents du nord qui le ballottèrent *plusieurs jours et plusieurs nuits*. Quand le ciel se fut éclairci, il aperçut une côte couverte de forêts et dentelée de petites collines. Il met le cap *au nord* à la recherche des montagnes de glace du Groënland, et découvre, après *un jour et une nuit*, un terrain uni et boisé ; il continue sa navigation, et arrive, *trois jours* après, en vue d'une île coupée de glaciers. Ce n'était pas encore cela ; il reprend la mer par un très-bon vent, et, après *deux jours et deux nuits*, il aperçoit enfin les blanches cîmes du Groënland.

On ne peut déterminer avec certitude, dit M. Gravier, les parties de côtes qu'il a vues ; mais la direction des courants, le rumb des vents, la distance présumée de chaque course permettent de croire que ce sont celles de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecosse, de Terreneuve et du Golfe du Maine.

A son retour en Norvége, Biarne fut blâmé de n'avoir pas examiné les terres qu'il avait vues. Cette tâche devait être accomplie par les deux fils d'Eric le Rouge, Leif et Thorval.

Leif Ericson (fils d'Eric), après s'être fait baptisé, sur les instances du roi Olaf Tryggvason, acheta le vaisseau de Biarne et partit, avec 35 hommes et un prêtre, pour aller explorer le pays entrevu par Biarne. Il le retrouva et vit d'abord une contrée unie, pierreuse, désolée, fermée à l'horizon par des montagnes de glaces, qu'il appela *Helluland*, Terre pierreuse. Dans ce " plateau

rocheux et aride, dit M. d'Avezac (1), l'érudition moderne a cru reconnaître Terreneuve."—Quelques jours après, Leif se dirigea au *sud ouest*, vers la terre que Biarne avait vue en second lieu. La Saga d'Eric dit que " la côte en est basse et forme des monticules de sable très-blancs, derrière lesquels s'étendent d'immenses forêts." Il l'appela *Markland*, Terre boisée. C'est la Nouvelle-Ecosse, qui est en effet à trois jours de navigation à voile au sud-ouest de Terreneuve.—Il reprit la mer et arriva, en deux jours, près d'une péninsule qui s'avançait à l'est et au nord. C'est l'île de Nantuckett et le Cap Cod. Il descendit à terre dans l'embouchure d'une rivière qui, sortant d'un lac, venait se jeter dans la mer. Il remonta ensuite jusqu'à ce lac et y jeta l'ancre. A cet endroit il construisit pour hiverner d'immenses bâtiments qu'il appela *Leifsbudir*. Le climat était très-doux, la gelée d'hiver n'étant pas assez forte pour faire perdre au gazon sa fraîcheur. Un jour, l'un des compagnons de Leif s'étant un peu éloigné dans l'intérieur, rapporta qu'il avait vu des vignes chargées de raisin. En conséquence cette contrée fut nommée *Vinland*, Terre du vin. Et cette contrée, c'est l'Eden des Etats-Unis, le Rhode-Island. Le navire de Leif était ancré dans la baie de Mount Haup, d'où s'échappe la rivière Pocasset.

Au printemps de l'an 1001, Leif retournait au Groënland avec un chargement de bois. On le surnomma *Le Fortuné*.

Le second fils d'Eric, Thorvald, reprit l'œuvre de son frère, et passa au Vinland en 1002. Il explora le pays l'année suivante jusqu'à une île que l'on croit être le Long Island. Plus tard il s'arrêta près d'un promontoire qui est peut-être le Cap Alderton. Là il aperçut trois *carabos* (canots d'écorse recouverts en cuir) montés chacun par trois hommes. Il fit prisonniers huit d'entre eux, et les massacra sans pitié. Le neuvième qui s'était échappé revint le lendemain avec une troupe nombreuse. Un combat s'engage où Thorvald est blessé à mort par les flèches de ces Skrellings ou Esquimaux.

Ses compagnons l'enterrèrent à cet endroit, et retournèrent dans leur pays en 1005. Sur l'île de Rainsford, près du Cap Alderton, on a découvert, à la fin du dernier siècle, un tombeau en maçonnerie contenant un squelette et une poignée d'épée en fer. Les savants assurent que cette épée n'est pas de facture européenne postérieure au 15e siècle, et que le squelette n'est pas celui d'un indien. " Ce squelette, dit M. Gravier, serait-il celui du fils d'Erik le Rouge venant affirmer, après huit cents ans de sommeil, le passage de sa race dans ces lointaines contrées ? "

(1) *Introduction* au voyage de Jacques-Cartier, p. 5. Paris, Tross, 1863.

Un troisième fils d'Eric le Rouge, Thorstein, voulut aller chercher les restes de son frère. Il fréta un navire, et partit avec sa femme Gudrida et vingt-cinq hommes d'équipage, mais il fut le jouet de vents contraires, et finit par aborder sur la côte occidentale du Groënland, à trois degrés au sud du cercle polaire, où il mourut de la peste.

Cependant, après les deux expéditions précédentes, la découverte du nouveau continent est un fait accompli. Cette découverte va-t-elle être suivie d'une colonisation sérieuse ?

---

V

Gudrida, veuve de Thorstein, se réfugia auprès de Leif, où elle fut recherchée par Thorfinn Karlsefn, prince norvégien, qui vint au Groënland la même année. Le mariage eut lieu dans l'hiver de 1007. (1)

Sur les instances de cette femme, Thorfinn résolut de tenter à son tour une expédition au Vinland, pays fortuné dont tous les marins normands de cette époque paraissent s'être vivement préoccupés. Il fréta trois navires, et partit de l'Ericsfjord au printemps de 1007, avec 160 hommes et des bestiaux. Leif lui avait permis de faire usage de ses maisons du Vinland (*Leifsbudir*), et assuré le concours de trois de ses anciens compagnons : Snorre Thorbrandson, Biarne et Thorhall. Il s'adjoignit aussi Thorvard, mari d'une fille naturelle d'Eric le Rouge, nommé Freydisa.

Après s'être égarée dans le détroit de Davis, la flottille mit le cap au sud et arriva bientôt au Helluland, alors rempli de renard, dit la Saga. Thornfinn reconnut le Markland, puis une île où l'un de ses hommes tua un ours, et qu'il nomma pour cela *Biarnar*, île des Ours.

Il prit terre au cap Kialarnes, où il recueillit une quille de navire, mais chercha vainement la tombe de Thorvald.

Il vit plus loin de longues plages et des déserts qu'il nomma *Furdustrandir*, rivage merveilleux. Ce serait, si l'on s'en rapporte aux *Mémoires de la société royale des antiquaires du Nord*, Nauset, Chatam et Monomoy Bay, où des effets de mirage les plus singuliers ont été souvent observés de nos jours.

Thorfinn entra ensuite dans une baie profonde et débarqua sur une île couverte d'œufs d'oiseaux sauvages. Il appela la première

(1) *Historia Thorfinni Karlsefnii*, p. 131

*Straumfiord*, baie des Courants, et la seconde *Straumey*, île des Courants. On croit reconnaître là Buzzard's Bay et Martha's Vineyard.

L'expédition s'arrêta dans cette baie. On construisit à la hâte quelques maisons sur le rivage et l'on commença immédiatement des travaux de culture.

Durant l'hiver, cette colonie souffrit de la disette, et la faim étant mauvaise conseillère, la discorde s'introduisit dans ses rangs. Thorhall, l'un des chefs, " mauvais chrétien," se sépara de la bande pour invoquer dans cette extrémité ses anciens dieux. De ce moment il cessa de coopérer à l'œuvre commune.

Il mit bientôt à la voile avec neuf hommes, et fit naufrage sur les côtes d'Irlande.

Au printemps, Thorfinn, avec Snorre Thorbrandson, Biarne, Thorvard et 131 hommes, se dirigea dans l'ouest à la recherche du Vinland. Après une longue navigation, il découvrit derrière une grande île un fleuve qui se jetait dans la mer après avoir traversé un lac. Les rives étaient désertes. Il nomma ce pays *Hop*, et il est assez curieux que sa description dans la Saga réponde exactement à Mount-Haup Bay, que traverse la rivière Pocasset.

C'est là, on se le rappelle, que Leif avait passé l'hiver. Thorfinn s'établit entre le lac et la forêt, sur la rive opposée. Il trouva en abondance le raisin, le froment, le poisson et le gibier. Il avait donné la liberté à ses bestiaux et faisait couper du bois pour en charger un navire, lorsqu'un jour il aperçut dans la baie " un grand nombre de carabos chargés d'hommes noirâtres, laids, ayant une affreuse chevelure, de grands yeux, la face large." C'était les Skrellings ou Esquimaux, dont l'attitude ne paraissait guère rassurante, mais qui s'éloignèrent cependant, après avoir examiné avec curiosité les nouveaux venus.

Il revinrent au printemps en si grand nombre dans leurs carabos " qu'on aurait pu croire la mer couverte de charbons." A la surprise des Normands, ils firent le signal de paix, puis, en échange de morceaux d'étoffe rouge, offrirent des peaux et des corbeilles. Ils désiraient aussi des armes, mais elles leur furent refusées.

Ce voisinage ne laissait pas toutefois d'être inquiétant pour la colonie scandinave. Un incident ridicule détermina un conflit. Un taureau appartenant à Thorfinn s'étant un jour lancé à la course au milieu des sauvages, ceux-ci crurent à une trahison des Normands et songèrent de ce moment à obtenir des armes à tout prix. Au commencement de l'hiver suivant, ils se présentent en plus grand nombre que jamais, commencent l'attaque avec des flèches et des frondes, et mettent les Normands en fuite, après leur

avoir tué deux hommes. Cependant il ne peuvent garder l'avantage et sont bientôt à leur tour dispersés.

Malgré sa victoire, Thorfinn jugea sa position trop précaire ; il résolut de retourner dans son pays. Nous allons voir qu'il laissa derrière lui des traces durables de ses cinq ans de séjour en Amérique.

Mais n'oublions pas de constater que durant l'automne précédent, Gudrida avait donné naissance à un fils, qui reçut le nom de Snorre. C'est le premier Normand né en Amérique.

---

## VI

Le monument laissé par Thorfinn Karlsefn est aujourd'hui connu sous le nom de *Dighton Writing Rock*. M. Gravier en donne la description suivante :

" Sur la rive droite de la rivière Cohannet ou Taunton River, " territoire de Berkeley, comté de Bristol, état de Massachusetts, " sous les 41° 45" 30' de latitude nord, un peu au-dessus du site de " Thorfinnsbudir (*maison de Thorfinn*), gît un bloc de gneis de qua- " tre mètres de base sur un mètre soixante-dix centimètres de hau- " teur, de forme à peu près pyramidale, présentant, du côté de la " rivière, un plan incliné d'environ 60 degrés. Il est poli, d'un " grain bien caractérisé, pourpre au sommet, rougeâtre au milieu, " vert à la base. La mer qui l'apporta, au temps des grands cata- " clysmes, le couvre d'un mètre d'eau à chaque marée ..... (1)

" Celle de ses faces qui regarde la rivière est couverte d'inscrip- " tions profondes d'un tiers de pouce anglais et larges d'un demi " pouce à un pouce. Pendant 150 ans, à partir de 1680, ces ins- " criptions ont exercé la sagacité des antiquaires."

En 1830, la Société Historique du Rhode-Island publia une étude très-complète de ce roc fameux ; puis la Saga de Thorfinn fut retrouvée. En comparant ces deux documents, les antiquaires ont obtenu une lecture rationnelle du dessin runique. Cet honneur revient à deux professeurs de Copenhague, Rafn et Magnusen.

On a vu que Thorfinn vint du Groënland avec 160 hommes, que Thorhall et neuf hommes l'ayant abandonné, il prit ses cantonnements avec 131 hommes, que Gudrida le rendit père d'un fils, qu'il fut attaqué par les Esquimaux. Or, le Dighton Rock rappelle ces faits.

(1) Rafn, *op. cit.*, p. 375.

Ici nous laissons la parole à M. Gravier :

" A la gauche du lecteur, le nombre vingt est exprimé en chiffres " romains. C'est la mention des vingt hommes dont Magnusen ne " parle pas et qui moururent ou restèrent dans le Straumfjord.....

" Les chiffres XX sont joints à un signe qui affecte la forme du " rune *kaun* (enflure) ; cela peut vouloir dire que les tombes ou les " les habitations de ces vingt hommes étaient au pied d'une colline.

" La ligne verticale du *kaun* est très-allongée, irrégulière et vient " se terminer près de la lettre islandaise *thau*, dont la signification " épigraphique est *prora navis, navis*. Le *kaun* indique ainsi la " route que suivirent les colons pour aller du navire au lieu de " leur établissement.

" Vers le centre de l'inscription on lit distinctement, également " en chiffres romains, CXXXI, nombre exact des compagnons de " Thorfinn. A côté se trouve deux lettres : l'N latino-gothique et " le rune *madr*. Leur valeur épigraphique est *Nord* et *Homme*. Si " l'on ajoute au nombre CXXXI l'équivalent de ces deux lettres, on a :

CXXXI HOMMES DU NORD.

" Vient ensuite la lettre latino-gothique M, abréviation de *nam*, " auquel les Islandais anciens et modernes ajoutent ordinairement " le préfixe *land*. *Land-nam*, dit Magnusen, signifie : soit " occu- " pation du pays ou territoire," soit " terre occupée " ou " terre " tombée au pouvoir du découvreur ou premier occupant." Le " mot O R (1) qui suit, ajoute le même auteur, marque la prise de " possession, l'occupation. *Nam or* signifie donc :

" TERRITOIRE OCCUPÉ PAR NOUS (Territoria a nobis occupata), ou même :

" NOS COLONIES (Coloniæ nostræ).

" Au-dessous de M, O vient le mot ORFINZ.

" Après avoir discuté toutes les lettres de ce mot, Rafn y ajoute " le *thau* (2) qui se trouve à gauche du lecteur, ce qui donne " TORFINZ.

" Cette partie de l'inscription phonétique doit donc se lire ainsi :

CXXXI HOMMES DU NORD
ONT OCCUPÉ CE PAYS
AVEC THORFINN.

" Quant aux figures cryptographiques, il est difficile d'en saisir " le sens exact, ainsi que l'avoue le savant Magnusen. On y voit

(1) L'*o* a la forme du losange.

(2) Le *thau* affecte la forme d'un P dont la ligne verticale serait un peu allongée du haut

" cependant assez distinctement une femme et un petit enfant ac-
" compagné du rune *sol* (knèsol), première lettre du nom de Snorre,
" dans lesquels on reconnaît aisément Gudrida et son fils. On
" y voit aussi deux personnages qui semblent combattre et un ani-
" mal qui court : les personnages peuvent être Thorfinn et Snorre
" Thorbrandson ; l'animal est le taureau dont la sortie eut de si
" fâcheuses conséquences.

" De la grossièreté de la partie iconographique et idéographique
" de cette inscription, on n'en peut rien conclure. Il en est comme
" des figures héraldiques et des hiéroglyphes de l'Egypte et du
" Mexique : leurs formes sont consacrées par des rites et s'impo-
" sent rigoureusement à l'artiste.

" En tout cas, le roc de Dighton a révélé une partie assez nota-
" ble de son secret pour qu'on ne puisse plus mettre en doute la
" présence, sur le Taunton River, tout au commencement du XIe
" siècle, de Thorfinn Karlsefn et des Normands."

---

## VII

Après avoir exécuté cette inscription, Thorfinn partit avec un chargement de bois et se rendit d'abord dans le Straumfiord, où l'on croit qu'il avait laissé une petite colonie.

De là il se dirigea vers le sud, avec une partie seulement de ses hommes, dans le but d'explorer le pays. Il est tout probable qu'il remonta le Potomac.

A son retour, il tenta une excursion au nord, pour retrouver Thorhall ; longea les Furdustrandir, atteignit le cap Cod, et jeta l'ancre, un peu à l'ouest, à l'embouchure d'une rivière. Il ne put découvrir les traces de son compagnon.

A cet endroit du récit, l'auteur de la Saga de Thorfinn rapporte qu'un des explorateurs fut tué sur cette rivière par un *unipède* ou *monocôle* (n'ayant qu'une jambe). " Nos hommes, c'est la " vérité pure, ont poursuivi sur le rivage un monocôle ; mais, " d'une course rapide, cet homme merveilleux s'est dirigé vers la " mer : Entends-tu, Karlsefn ? " Et il ajoute qu'après cette apparition, Thorfinn s'empressa de revenir dans le Straumfiord.

Il ne faudrait pas être trop sévère pour l'auteur de ce récit, véritable conte drôlatique. Rappelons-nous qu'Hérodote, avec toute sa science, admettait l'existence des *monophtalmes*, hommes n'ayant qu'un œil, et relisons cet extrait du journal de Jacques Cartier :

" Quand le cappitaine fut adverty du grand nombre de gens qui " estoient audict lieu, ne scavoit à quelle fin, se deslibera leur " jouer finesse. Et prendre leur seigneur Taignoagny, Dom " Agaya et des principaulx. Aussi qu'il estoit bien desliberé " de mener le dict seigneur en France pour côpter (*conter*) et dire " au Roy ce qu'il avoit veu es pais Accidentaulx, des merveilles

" du monde. Car il nous a certiffié avoir esté à la terre de " Saguenay en laquelle y a infini or, rubis et aultres richesses. Et " y sont les homes blancs comme en France et accoutrez de dras " de laynes. Plus dict avoir veu autre pays, ou les gens ne men- " gent poinct, et ne ont point de fondement, et ne digerent point, " ains (*mais*) font seulement eaue par la verge. Plus dict avoir " esté en autre pais de Picquemyans et autres pais, ou les gens " n'ont qu'une jambe. Et autres merveilles lôgues à racompter. " Ledict seigneur est homme ancien, et ne cessa jamais d'aller " par pais, depuis sa congnoissance, tant par fleuves, rivieres que " par terre (1)."

Si, au seizième siècle, ces fables burlesques étaient accueillies par les hommes sérieux, à plus forte raison s'explique-t-on qu'elles aient trouvé place dans les chants islandais du onzième siècle.

Revenu dans le Straumfiord, Thorfinn se félicita d'une expédition qui lui permit de constater que les terres du Nord formaient un même continent avec le Vinland ; cette découverte donnerait à l'avenir plus d'assurance aux marins qui visiteraient ces parages. Il s'embarqua pour le Groënland au printemps suivant, afin d'échapper aux discordes soulevées dans sa colonie par les célibataires, qui demandaient la promiscuité des femmes. Il toucha en passant au Markland, où il s'empara de deux enfants esquimaux, qu'il fit baptiser plus tard après leur avoir appris la langue du Nord. " Ces enfants leur dirent qu'il y avait, au-delà de leur pays, une contrée habitée par des hommes vêtus de blanc qui parlaient très-fort et portaient des morceaux d'étoffe fixés à de longues perches." On pense qu'il s'agissait de l'Irland-it-Mikla, ou Grande-Irlande, c'est-à-dire, selon Rafn, la Floride, la Géorgie, les Carolines et la Virginie d'aujourd'hui.—Nous parlerons plus loin des expeditions des Irlandais dans ces régions.

Thorfinn eut une heureuse traversée, et se rendit en Norvége pour vendre ses bois américains. On le reçut partout avec les plus grands honneurs. En 1016 il s'établit en Islande à Glaumbæ, où il passa le reste de ses jours.

Biarne mit à la voile quelques jours après le départ de Thorfinn ; mais il ne revit pas les côtes du Groënland. Son navire fut attaqué par le taret, espèce de mollusque vermiforme, qui en perfora la coque d'une manière irrémédiable. Un bateau de sauvetage pouvant contenir la moitié de l'équipage fut mis à la mer, et l'on

(1) *Bref récit et succincte narration de la Navigation faite en MDXXXV et MDXXXVI par le capitaine Jacques Cartier aux Iles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres.* Paris, Tross, 1863, fol. 40.

tira au sort à qui devrait y descendre. Biarne fut de ces derniers. Mais alors se passa une scène caractéristique.

Il allait s'éloigner avec ce bateau, lorsqu'un jeune islandais que le sort n'avait point favorisé, lui dit : " Biarn, est-ce que tu vas " me laisser ici ?—Il m'est impossible de faire autrement.—Ce n'est " pas ce que tu me promis quand je partis avec toi de l'Islande, de " la maison de mon père.—Je ne vois pas comment remédier à " cela ; toi, vois-tu un moyen ?—Oui, et un bien simple : viens ici " à ma place et j'irai à la tienne.—Soit, répond Biarn, car je " m'aperçois que tu tiens beaucoup à la vie et que l'approche de la " mort t'épouvante." Il donne alors sa place au jeune homme, et le navire ne tarde pas à disparaître dans les flots.

Quelques années après la mort de Thorfinn, sa veuve, Gudrida, fit un pèlerinage à Rome. On ne peut présumer qu'elle ait gardé le silence sur ses voyages, et Rome dut s'intéresser vivement à des découvertes qui pouvaient étendre si loin le domaine de l'Eglise. Cependant il ne reste dans l'histoire aucun vestige des récits qu'elle a pu faire.

De retour en Islande, elle entra dans un couvent construit à sa demande par son fils ; elle y mourut simple religieuse.

Dans la descendance de Thorfinn Karlsefn et de Gudrida, on compte trois évêques, plusieurs princes islandais, l'historien Snorre Sturlesons, et Magnus Stephensen (1), juge supérieur de l'Islande, mort en 1833.

(1) Rafn, *Antiq. Amer.*, table généalogique.

## VIII

Nous touchons au terme des récits qui nous restent des expéditions scandinaves en Amérique au XIe siècle. En 1012, Thorvard, avec sa femme Freydisa, sœur de Leif, qui avaient fait partie de la première colonie de Thorfinn, et deux chefs islandais, Helge et Finnborge, entreprirent une expédition commune au Vinland. Ils arrivèrent heureusement à Leifsbudir. Mais Freydisa était une de ces femmes maudites pour qui le crime semble être un besoin : à force de mensonges et de calomnies, elle persuada à son mari de s'emparer des deux chefs islandais ; elle les fit égorger aussitôt ; puis elle tua de sa propre main les cinq femmes qui se trouvaient dans leur bande.

Elle retourna au Groënland avec son mari l'année suivante.

A l'extrémité de Fall-River, dans le Massachussetts, à l'endroit même où se trouvait Leifsbudir, on a trouvé, en 1831, dans un banc de sable, plusieurs squelettes, divers instruments, des parures en bronze et des fers de lance. Ces objets sont semblables à ceux d'origine scandinave découverts antérieurement dans le Groënland et l'Islande : il se peut donc que ces squelettes soient ceux des victimes de Freydisa. Cependant la *Société royale des Antiquaires du Nord* a fait une restriction quant aux objets trouvés sur l'un des squelettes, et a suspendu sa décision.

Après cela, il nous faut arriver à l'année 1356 pour trouver, dans les annales de l'Islande, la mention de quelque voyage en Amérique. A cette date (1), on constate très-brièvement que neuf années auparavant un petit navire groënlandais, portant dix-sept hommes, et venant du Markland, avait été jeté par la tempête sur les côtes de l'Islande.

Or, les antiquaires remarquent que si les communications n'avaient pas été fréquentes avec l'Amérique, l'arrivée de ce navire aurait créé une émotion dont on retrouverait la trace dans

(1) Rafn, p. 264.

les annales islandaises. Le peu d'importance que le chroniqueur attache à ce fait, de l'avis de Rafn, Gravier, d'Avesac et Kohl, est une preuve que les rapports entre l'Islande et l'Amérique étaient alors habituels.

Il est certain, dans tous les cas, que les découvertes des Normands étaient connues à cette époque dans le nord de l'Europe. Le chanoine Adam de Brême (directeur des écoles de Brême en 1072) en recueillit le récit à la cour du roi de Danemark vers le milieu du onzième siècle, et il en fait mention dans sa précieuse *Histori Ecclesiastica*, p. 151.

Voici en outre un chant feroëde, cité par Humboldt et Rafn, et dont nous empruntons l'analyse à Gravier :

" Finn Pulcer, fils d'Ulvus, gode d'Upland, vient demander en mariage la belle Ingeborga, fille d'un roi d'Irlande. Celui-ci le trouva de naissance trop modeste pour en faire son gendre. Pulcer, blessé de ce refus, répond par des injures et finit par provoquer le roi et ses gardes. Une lutte s'engage ; il se défend avec la plus grande énergie. Accablé par le nombre, il est lié et mis en prison.

" Ingeborga ne partage pas l'avis de son père. Trouvant Finn jeune, grand, beau, plein d'audace, elle s'éprend pour lui d'amour et supplie son père de lui rendre la liberté. Sa prière ayant été repoussée, elle informe Holdan, frère de Finn, de ce qui se passe.

" Holdan vient en Irlande, assiège le roi, le brûle dans sa demeure et délivre son frère.

" Pulcer, aussitôt libre, présente sa demande à Ingeborga. Celle-ci l'agrée, mais à la condition qu'il combattra victorieusement trois rois du Vinland.

" Les deux frères partent..... Ils rencontrent ceux dont la belle irlandaise demandait la mort. Deux tombent sous les coups de Pulcer, mais il tombe sous ceux du troisième, qui lui-même est tué par Holdan.

" Holdan revient en Irlande et demande le prix de la victoire. —Pulcer mort, lui dit Ingeborga, je ne puis aimer personne.— Holdan persiste. Elle dort une nuit sur son sein, mais, brisée par la douleur, elle expire avant le lever du soleil. Holdan termina ses jours dans la tristesse."

Ce n'est là qu'une fable, sans doute, mais cette fable prouve au moins que l'on connaissait l'existence du Vinland.

## IX

Mais ce ne sont pas les seules expéditions dont les antiquaires possèdent des preuves : nous allons en constater d'autres en remontant de nouveau au dixième siècle.

L'un des premiers colons de l'Islande, Ari Marson, surpris en mer par la tempête en 983, après une longue navigation, fut jeté sur les côtes d'Amérique, et s'établit dans l'Irland-it-Mikla, ou Grande-Irlande, contrée qui s'étendait de la baie de Chesapeak au canal de la Floride. Rafn cite une saga qui rapporte que des voyageurs irlandais et islandais le virent dans ce pays, que les habitants l'avaient choisi pour chef, qu'il s'y fit baptiser. Ce dernier détail ferait croire à l'existence d'une colonie chrétienne ; mais d'où venait-elle ? C'est ce que la science n'a pas encore déterminé.

A la même date se placent les amours, célèbres dans les chroniques islandaises, de Biorn et Thurida. Après une lutte sanglante soutenue contre les frères et le mari de sa maîtresse, Biorn partit pour explorer des pays lointains, et l'on n'entendit plus parler de lui. Mais un quart de siècle plus tard, en 1027, Gudleif, frère de Thorfinn Karlsefn, venant de Dublin en Islande, fut entraîné par les vents vers des côtes inconnues. Aussitôt cerné avec tous ses compagnons par une troupe nombreuse de sauvages, il allait être mis à mort, lorsque survient un des chefs qui lui demande, dans la langue islandaise, son nom et sa patrie, et lui accorde sa protection en apprenant qu'il arrive d'Islande. Il lui remit ensuite un anneau d'or pour Thurida et une épée pour Kiartan, son fils (1).

Histoire ou roman, ce récit n'en garde pas moins une importance réelle en tant qu'il révèle, joint à d'autres traditions contem-

(1) Rafn, *Antiq. Amer.*, pp. 246-255.

poraines, la préoccupation constante des Scandinaves à la fin du dixième siècle et au commencement du onzième.

En 1051, Hervador, que les Sagas désignent comme un colon du Vinland, vint dans la Grande-Irlande, et remonta le Potomac jusqu'à cinq lieues environ au-dessus du site actuel de Washington, où il fut attaqué par les Esquimaux. Une des femmes qui l'accompagnaient tomba à ses côtés. On l'enterra près d'un rocher sur lequel fut gravée une inscription dont Gaffarel donne la traduction suivante :

*Ici repose Syasi la Blonde,*
*De l'Islande Orientale,*
*Veuve de Koldr,*
*Sœur de Thorgr par son père...*
*Agée de vingt-cinq ans.*
*Que Dieu lui fasse grâce.*
1051.

Or, en suivant les indications de la saga islandaise, Raffinson, Lequeureux et le professeur Brand, de Washington, ont trouvé, le 28 juin 1867, au pied du rocher d'*Arrow Head*, trois dents, un fragment d'os, des objets de toilette en bronze, deux monnaies du Bas-Empire du 10e siècle. Ils expliquent cette dernière trouvaille par le fait qu'il y avait à cette époque des Islandais dans la garde impériale de Constantinople

Tous ces objets sont aujourd'hui déposés au musée du *Smithsonian Institute* à Washington.

On signale encore l'expédition de deux prêtres islandais, Adalbrand et Thorvald, qui, en 1285, obligés de quitter l'Ile à la suite de dissensions religieuses, parvinrent, en cinglant vers l'ouest, à une terre qu'ils nommèrent *Fundu-Nyialand*. Et chose assez curieuse, suivant la remarque de M. d'Avesac, ce nom se retrouve dans la forme anglaise de *Newfoundland*.

---

Il n'est pas jusqu'aux explorateurs des régions boréales, les Parry, les Ross, les Hearn, les MacKenzie, les Hudson, qui n'aient eu des précurseurs dans ces aventureux " hommes du nord."

Il faut d'abord se rappeler que dès le 12e siècle tout le versant occidental du Groënland était habité. Il y avait seize églises et, à Gardar, un évêché. Un chroniqueur y compta deux cent quatre-vingts villes.

Par " ville " on doit sans doute entendre *gaard*, espèce d'habitations dont J. J. Ampère (1) fournit la description suivante :

" Ce mot, qui se prononce Gôr, est intraduisible ; nul autre n'en donne une idée exacte. Un gaard est un groupe plus ou moins considérable de maisons en bois, qui ne constituent à elles toutes qu'une seule habitation. Dans l'une de ces petites maisons, couchent tous les membres de la famille, souvent assez nombreuse ; dans une autre, ils se réunissent pour manger, dans une troisième est la cuisine, dans une quatrième la grange ; il en est de même pour le grenier commun. En un mot, tout ce qui ordinairement demande une pièce séparée, forme ici une cabane à part. Un gaard, c'est une maison décomposée.

" Cette disposition singulière du gaard est particulière à la Norvége, elle y remplace le village ; le village est une agglomération de familles, le gaard est la famille primitive, dont les membres habitent, possèdent, vivent en commun ; il semble que ce soit l'élément le plus simple de la société, et qu'en Norvége on en soit resté à son premier degré."

En 1266, des prêtres de Gardar prirent la mer au nord de la baie de Disco, et, poussés par l'amour de la science et le zèle apostolique, s'enfoncèrent dans les régions inconnues du septentrion.

(1) *Littérature et Voyages*, p. 36.

Surpris par des brouillards impénétrables, ils se laissèrent aller à la dérive ; puis, lorsque le soleil reparut, ils entrèrent dans un golfe bordé de chaque côté par des glaciers. Ils virent des habitations d'Esquimaux, et un grand nombre d'ours chassant le phoque. Après trois jours de navigation ils trouvent encore des traces d'hommes. Le jour de la Saint-Jacques (25 juillet), ils ne cessent de ramer. " Le soleil restait toujours à l'horizon : l'ombre du plat-bord d'un bateau à six rames touchait le visage d'un homme couché près du plat-bord opposé." Ils revinrent à Gardar à la faveur du courant polaire, qui entre dans la mer de Baffin par le détroit de Barrow et celui de Lancaster.

Le récit de ce voyage a été rédigé par un prêtre groënlandais nommé Haldor. En faisant leurs calculs d'après ce qu'il dit de la hauteur du soleil, les savants estiment que ces hardis explorateurs ont pénétré jusqu'au 75° 46' de latitude nord.

Il est un peu humiliant pour notre orgueil national, dit un auteur anglais (1), de voir ces simples navigateurs du 13e siècle, montés sur de méchantes barques, rivaliser avec les explorateurs septentrionaux les plus distingués de notre temps.

(1) North Ludlow Beamish, *The discovery of America by the Northmen in the tenth century*, 1841, p. 129.

De même que primitivement la Nouvelle-France appartenait au diocèse de Rouen, le Vinland au IIe siècle était compris dans les diocèses de la Norvége et de l'Islande, et plusieurs évêques sont venus, à cette époque reculée, porter la parole de Dieu sur le continent qui devait plus tard s'appeler l'Amérique.

En 1059, Jonus, évêque saxon, après quatre ans de séjour en Islande, passa au Vinland. Il y fut martyrisé (1).

On voit que dans le siècle suivant, en 1121, le premier évêque du Groënland, Erik-Upsi, visita cette colonie, et qu'ayant résolu d'y demeurer, il se démit du siége episcopal de Gardar. Ce fait, dont l'authenticité est admise, prouve que la colonie avait une certaine importance.

On rapproche de ce fait la présence, sur la colline de Newport, d'un curieux édifice qui sert aujourd'hui de magasin de fourrage, et dont la construction, au sentiment des érudits, remonte à l'époque pré-historique. C'était alors un baptistère. Il est de forme ronde, portant sur huit arches appuyées sur le même nombre de colonnes, hautes de vingt-quatre pieds anglais.

Un événement non moins avéré, c'est la prédication des croisades en Amerique au 13e siècle.

Chargé par le roi de Norvége en 1261 d'une mission dans les colonies atlantiques, l'évêque Olaf profita de l'occasion, dit M. Riant (2), pour démontrer l'intérêt qu'avait l'Eglise à la délivrance du tombeau du Christ.

(1) Torfæus, *Historia Vinlandiæ antiquæ*, p. 70.

(2) *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre-Sainte au temps des Croisades.* Paris, 1865, p. 364—cité par M. Gravier.

Quinze ans plus tard le Saint-Siége demandait des subsides aux chrétiens d'outre-mer, et en 1279 l'archevêque Jon envoyait sur ce continent un délégué pour collecter les dîmes et le produit des commutations de vœux. Le pape Nicolas III, par lettre apostolique datée de Rome le 31 janvier de la même année, confirma les pouvoirs de ce délégué (1). Ce dernier revint trois ans après avec un chargement de dents de morse, de fanons de baleine et de pelleteries, dont le pape Martin IV ordonna la vente par lettre du 4 mars 1282 à l'archevêque Jon.

En 1307, les dîmes du Vinland sont mentionnées dans les collectes.

En 1325, le flamand Jean du Pré achetait pour douze livres et quatorze sols tournois les marchandises fournies à Arnius, évêque de Gardar, par les colons américains dans la levée de subsides publiée en 1309, après le concile de Vienne.

En 1418, le Groënland payait au Saint-Siége, à titre de denier de saint Pierre, 2,600 livres de dents de morse (2).

(1) *Idem*, p. 365.

(2) Kohl, *A history of the discovery of the east of Maine*. Portland, 1869, p. 94—cité par M. Gravier.

Entre le nom de Sinclair et celui de Zichmni la similitude n'est guère frappante ; mais, dit M. Gravier, " nous ignorons aujourd'hui comment les hommes du Nord prononçaient Sinclair ou son équivalent, et comment un italien pouvait entendre et traduire ce nom. Des écrivains de grande valeur, notamment Forster et M. Major, voient dans Sinclair et Zichmni un seul et même personnage."—A la fin du XIVe siècle Henry Sinclair était comte des Orcades et, suivant ces historiens, ce serait lui qui aurait retenu à son service les frères Zeni, dont les récits, publiés au XVIe siècle par un de leurs descendants, doivent trouver place dans notre analyse.

Nicolo et Antonio Zeno appartenaient à une famille patricienne qui donna plusieurs doges et des généraux à la République de Venise ; mais, comme la plupart des nobles vénitiens du XIVe siècle, ils gagnaient leur vie dans le commerce. En 1388, Nicolo Zeno voyageait dans l'Atlantique et fut jeté par la tempête sur l'île de Frislandia. Zichmni, roi des îles Portland, au sud de Frislandia, et de Sorany, vis-à-vis de l'Ecosse, lui donna le commandement de sa flotte dans une expédition contre les Frislandais. Cette entreprise se termina par la défaite complète de ces derniers, et Nicolo Zeno fut nommé chevalier. Il informa son frère Antonio de tous ces détails dans une lettre qui a été conservée. Il engageait en même temps son frère à l'aller rejoindre, offre qui fut acceptée.

Avec l'aide de ces deux marins expérimentés, Zichmni se lança dans de nouvelles aventures. Une première expédition en 1393-94 contre l'Estland échoua. En 1395, Nicolo équipa trois vaisseaux et arriva à la fin de juillet dans l'Engroveland, où il trouva un monastère de Frères prêcheurs et une église dédiée à St. Thomas ;

un volcan se trouvait dans le voisinage. Mais les misères de ce voyage lui furent fatales : il mourut à son retour en Frislandia.

Son frère Antonio lui succéda dans ses dignités et demeura encore dix ans auprès de Zichmni. Voici ce qu'il écrivait (1) à son frère aîné Carlo :

" Il y a vingt-six ans que quatre barques de pêcheurs, sur-
" prises par une violente tempête, furent chassées çà et là d'une
" terrible manière sur la mer, pendant un grand nombre de jours.
" La tempête ayant enfin cessé, et le beau temps reprenant le des-
" sus, ces pêcheurs découvrirent une île appelée Estotiland, à plus
" de mille milles à l'ouest de Frislandia. Un des bateaux fut jeté
" sur cette île, et les six hommes qui s'y trouvaient furent pris sur-
" le-champ par les habitants et conduits à une ville belle et peu
" plée, où se trouvait le roi. Celui-ci envoya chercher différents
" interprètes, mais il ne s'en trouva aucun qui entendît le langage
" de ces nouveaux-venus : seulement un de ces interprètes parlait
" l[illegible]. Cet homme, qui avait aussi été jeté par accident sur la
" même île, leur demanda de la part du roi de quels pays ils
" étaient. Lorsqu'ils eurent raconté leur histoire, et que l'inter-
" prète en eut informé le roi, il ordonna qu'ils resteraient dans le
" pays, ordre auquel ils se soumirent, dans l'impossibilité où ils
" étaient de s'y soustraire. Ils restèrent dans ce pays cinq ans et
" en apprirent la langue : l'un d'eux, ayant parcouru diverses par-
" ties de l'île, assure que c'est un pays très-riche, abondant en
" toutes sortes de denrées et commodités de la vie : qu'il a moins
" d'étendue, mais qu'il est beaucoup plus fertile que l'Islande,
" ayant dans le centre une très-haute montagne, d'où sortent
" quatre rivières qui arrosent tout le pays." Les habitants de ce pays ont eu jadis des communications avec l'Europe, car le roi possède une bibliothèque avec des livres latins. L'Engroveland leur fournit des fourrures, du soufre et de la poix. Ils n'ont pas la connaissance de la boussole : les six marins frislandais qui savaient au contraire s'en servir, furent pour cette raison chargés de conduire douze vaisseaux estotilandais à Drogeo, grande île située vers le sud. Assaillis par une tempête, ils ne furent épargnés par les anthropophages entre les mains desquels ils tombèrent, que parce qu'ils leur apprirent à pêcher avec des filets."

L'un des naufragés parvint à regagner la Frislandia, et Zichmni, après avoir écouté son récit, espérant d'autres conquêtes, tenta une nouvelle expédition avec Antonio Zeno.

" La flotte, à peine en pleine mer, fut dispersée par une violente

(1) *Forster*, cité par Gaffarel.

tempête : elle réussit pourtant à se réunir de nouveau, et arriva en face d'une grande île. Un interprète irlandais déclara que l'île se nommait Icaria, et le roi de l'île, Icarus, du nom de leur premier prince Icarus, fils de Dædalus. Les habitants tenaient à leurs usages et repoussaient tous les étrangers. Zichmni se contenta de faire le tour de l'île : ayant débarqué pour prendre de l'eau et des vivres, il fut assailli par les naturels et forcé de battre en retraite. Piqué au jeu, le prince essaya plusieurs fois de débarquer de nouveau ; mais les naturels, qui le suivaient le long du rivage, l'empêchèrent d'aborder. Alors il se décida à poursuivre son voyage, et cingla vers l'ouest pendant six jours : quatre jours entiers il eut en poupe un vent violent. Enfin on arriva en vue de la terre. Quelques matelots, envoyés en reconnaissance, annoncèrent qu'ils avaient trouvé un bon pays et un excellent mouillage. Une seconde reconnaissance confirma les résultats de la première. De plus on avait remarqué une énorme quantité d'œufs d'oiseaux : les naturels semblaient doux et timides. Aussi le prince résolut-il de tirer parti de tous ces avantages, et de peupler, en y bâtissant une ville, sa nouvelle acquisition. Mais l'hiver survint, et les fatigues de la colonisation jetèrent le découragement dans les esprits. Il fallut que Zichmni permît à Antonio de retourner en Frislandia, et de ramener avec lui tous ceux qui renonçaient à leurs projets.

" Quant à lui, attendant les secours et les auxiliaires que devait lui conduire son fidèle amiral, il restait dans sa capitale improvisée. Antonio Zeno accomplit son mandat, et, lorsqu'il revint en Frislandia, fut accueilli avec enthousiasme, car, depuis qu'on n'avait plus de nouvelles de l'expédition, les habitants croyaient tout perdu, hommes et vaisseaux."

Reste à déterminer la situation des pays visités par les frères Zeni. Nous n'entrerons pas dans le détail des discussions survenues à ce sujet entre les savants : il nous suffira d'indiquer les conclusions admises le plus généralement.

La position de Frislandia sur la carte dressée par les Zeni répond à celle des îles Feroë. Christophe Colomb, qui y fit un voyage en février 1477, lui donne aussi à peu près la même position, c'est-à-dire le 70e de latitude. " Remarquons de plus, dit Gaffarel (1), que les Feroë se nommaient *Fers ey land*, d'où, par une prosthèse commune dans les langues du Nord, Fereysland, dans lequel il est facile de reconnaître la prononciation corrompue, italianisée, de Frislandia."

(1) *Étude sur les rapports de l'Amérique et de l'ancien continent avant Christophe Colomb*, page 273.

Dans l'Estland on reconnait les Shetland, et dans l'Engroveland le Groënland. La carte de cette dernière contrée surtout est tracée avec une rare exactitude par les Zeni.

Quant à l'Estotiland, *East-out-land*, on n'a pas de doute que ce ne soit le Labrador ou Terre-Neuve.

Drogeo, à peine indiquée malheureusement par le récit, serait la Nouvelle-Ecosse ou la Nouvelle-Angleterre.

" Ainsi donc, conclut Gaffarel, l'Amérique aurait été de nouveau découverte au XIVe siècle par des pêcheurs danois, et le prince Zichmni, aidé par les Vénitiens, aurait fondé une colonie non loin de l'emplacement des anciennes colonies norwégiennes. Telle est la conclusion qui nous semble la plus naturelle et la mieux fondée."

— —

## XIII

L'expédition des Zeni ne paraît pas avoir eu de résultats durables, et déjà, à l'époque qu'on lui assigne, les colonies scandinaves du Vinland étaient en pleine décadence.

On attribue plusieurs causes à cette décadence.

La première serait une altération profonde du climat du Groënland. La *Terre-Verte*, ainsi nommée par Eric-le-Rouge, il y a bientôt neuf siècles, à cause de ses forêts et de ses prairies, a vu sa température changer du tout au tout avec le cours des années. De nos jours, ne sommes-nous pas témoins d'un dépeuplement complet de l'Islande ? Ne voyons-nous pas ses habitants venir en masse demander l'hospitalité à nos prairies du Nord-Ouest ? Et cependant l'Islande produisait jadis du blé, les Sagas vantent ses beaux arbres. M. Gravier décrit ainsi ce phénomène climatérique, dû aux glaciers sans cesse grandissants dont les derniers explorateurs, entre autres Kane et le docteur Hayes, ont constaté l'existence :

« La goutte de rosée que distille la fleur des tropiques tombe sur le gazon, glisse dans le ruisseau, et va, par la rivière, s'ajouter au volume de l'Océan. Un chaud rayon de soleil la caresse, l'enlève dans le nuage et la confie aux vents qui la portent aux montagnes du Nord. Saisie par la brise, elle devient un léger flocon de neige voltigeant dans l'espace comme un blanc papillon, et finit par toucher le sol où le froid impitoyable la transforme en cristal.

« Les gouttes de rosée cristallisées qui s'ajoutent l'une à l'autre depuis des milliers d'années ont formé, du cap Farewell aux régions inexplorées du Nord, un immense champ de glace, qui s'avance lentement, mais d'un pas mathématique. De sa masse se détache ce que les Danois appellent, très-exactement, les *rivières de glace*. Par ces rivières, les gouttes de rosée viennent se fondre dans l'Océan pour recommencer la série de leurs transformations.

" A mesure que le glacier et ses rivières s'avancent vers la mer, le froid augmente d'intensité, la bordure de terre habitable se rétrécit."

Le Groënland, qui fournissait presque seul, avec l'Islande, des colons à l'Amérique, se trouva ainsi séparé du reste du monde par un mur de glace.

Ajoutez à cet obstacle l'épouvantable peste noire qui, de 1347 à 1351, ravagea l'Europe et l'Asie, et s'étendit ensuite à l'Amérique. Boccace, dans le prologue du *Décaméron*, a conservé le souvenir de ce terrible fléau.

La piraterie et les Skrellings devinrent aussi un véritable fléau pour les établissements scandinaves, lesquels, séparés de la métropole, ne purent se défendre. La piraterie est un fait historique dont chacun connait la gravité à cette époque.

Une dernière cause précipita une ruine déjà très-avancée. En 1389, Märguerite de Waldemar, régente des trois royaumes scandinaves, désirant renouer les liens de la métropole avec ces colonies, déclara celles-ci domaines de la couronne, et s'attribua le monopole du commerce dans leurs eaux. Ce fut le dernier coup.

Le fait est que depuis plusieurs années les relations étaient devenues si difficiles et si rares que la mort de l'évêque du Groënland, en 1377, ne fut connue en Norvége que six ans plus tard, et Frédéric III de Danemark appelait le Groënland sa pierre philosophale, " parce qu'on le cherchait toujours."

Dans ce résumé, nous avons fait choix des documents les plus certains, les plus authentiques ; il en existe beaucoup d'autres que les savants mettent au chapitre de la légende, mais qui n'en subsistent pas moins comme preuve d'une connaissance vague, d'un souvenir lointain d'un continent situé au-delà de l'Océan, et comme une préoccupation populaire constante de découvrir ces terres éloignées. Tel est, en particulier, au moyen-âge, le voyage merveilleux de cet Ulysse chrétien, Saint Brandan, que nous citerons d'après Gaffarel :

« Saint Brandan était Irlandais de grande naissance. Il se fit moine, et devint supérieur de l'abbaye de Cluainfert, où trois mille religieux environ lui obéissaient. L'un d'entre eux, Barintus, avait voyagé. Il raconta à Brandan que son filleul Mernoc avait découvert une île délicieuse, nommée Ima, au milieu de l'Océan, et s'y était établi avec quelques compagnons. Il l'avait visitée, et un ange leur était apparu en leur annonçant qu'ils découvriraient une *terra repromissionis sanctorum*.

« A ce récit l'imagination tout irlandaise de Brandan s'enflamma ; il voulut partir, et fit part de ses intentions à quatorze moines, parmi lesquels était un jeune homme, Macutus ou Macluvius, le futur saint Malo. Après un jeûne de quarante jours, Brandan et ses compagnons, joyeux, pleins d'espoir, s'embarquent. Ils arrivent d'abord à l'île d'Alende, et y construisent une barque en cuir, qu'ils chargent de tout ce qui est nécessaire pour une longue navigation.

« Pendant douze jours le vent les pousse dans la direction de l'ouest, jusqu'à ce qu'ils abordent enfin une grande île, où ils trouvent la table servie, sans que personne se montrât ; c'était le démon qui les tentait. Un des moines eut la faiblesse de l'écouter, mais il s'en repentit bientôt et mourut.

« Un autre voyage les conduisit dans une île nouvelle où paissaient des brebis plus grosses que des bœufs. Cette fois un homme leur apporta à manger, et se fit bénir par eux quand ils repartirent. Les moines se trouvèrent un jour en vue d'un îlot qui leur parut commode pour y prendre un peu de repos. Seul Brandan resta sur le vaisseau. Mais à peine les moines eurent-ils allumé le feu, que la prétendue île commença à se mouvoir. Effrayés, ils regagnent le navire à la nage, et voient bientôt leur île disparaître au fond de l'Océan. C'était un poisson monstrueux, une baleine peut-être. Brandan le nommait Jasconius, et prétendait que c'était le plus vieux des poissons de la terre, cherchant toujours, mais en vain, à rejoindre sa tête et sa queue.

« Les moines furent plus heureux dans un autre voyage. Ils abordèrent une île verdoyante, arrosée par un frais ruisseau qu'ils rencontrèrent. Des arbres étaient couverts d'oiseaux blancs. Brandan, comme plus tard saint François avec les hirondelles, engagea la conversation avec eux. Ils lui apprirent qu'il devait naviguer pendant six ans encore, et six fois revenir célébrer la Pâque dans la même île. Alors ils trouveraient enfin la *terra repromissionis*. Le saint abbé entonne aussitôt le *Te Deum*. Les oiseaux l'accompagnent, et les frères goûtent un délicieux repos de cinquante jours, dans le *Paradisus avium*, au milieu des chants et de l'abondance.

« Trois mois entiers les moines errent sur la mer. Ils abordent enfin une île immense, et sont reçus par un vieillard silencieux qui les conduit à un monastère, où vingt-quatre moines observaient depuis longtemps la règle du silence le plus absolu. Ils n'éprouvaient aucun besoin corporel. Ils n'avaient même pas la peine d'allumer les lampes de l'autel, car elles s'illuminaient soudainement. Aussi donnent-ils leur temps entier à la prière et à la méditation. Brandan aurait bien voulu prolonger son séjour dans l'île merveilleuse ; mais le temps de la Pâque approchait, et les frères partirent pour le *Paradisus avium*.

« Pendant cinq ans durent ces courses étranges, et, chaque année, à la même époque, une force inconnue les ramène au *Paradisus avium*, mais à travers les aventures les plus extraordinaires. Tantôt un énorme poisson s'avance pour les dévorer, lorsqu'il est attaqué et tué par un autre plus gigantesque encore. Tantôt l'oiseau gripha qui, de sa serre puissante, enlève les vaisseaux, et les laisse retomber sur les rochers où ils se brisent, s'élance contre eux, lorsqu'il est tué par un autre oiseau plus redoutable. Aujourd'hui ils arrivent en face d'une île où ils ne peuvent descendre, mais qui est remplie par une population pieuse qui chante en leur honneur des cantiques. Demain c'est une île embaumée, dont les suaves

émanations raniment leurs forces. La mer phosphorescente les éblouit, un volcan gigantesque se dresse devant eux, qui fait au loin bouillonner la mer, et remplit l'atmosphère de vapeurs sulfureuses. D'autres îles retentissent sous le marteau des Cyclopes. Judas Iscariote apparait et leur raconte ses souffrances. Des démons les entourent, et les soumettent à mille épreuves. Mais ils y échappent victorieusement, et, après sept années de courses, ils célèbrent une dernière fois la Pâque au *Paradisus avium*. Ils finissent même par trouver la *terra repromissionis*, une fois qu'ils ont traversé la mer d'obscurité qui les entoure.

" C'est un immense continent, où se rencontrent les productions les plus variées. L'atmosphère y est brillante, la lumière du soleil éternelle. Pendant quarante jours les moines essaient de faire le tour de ce qu'ils prennent pour une île. Mais ils arrivent à l'embouchure d'un fleuve immense qui leur prouve, comme plus tard l'Orénoque à Colomb, que leur île était un continent. Alors apparut un ange qui leur ordonna de partir, en emportant des fruits et des pierres précieuses de cette île, résidence future des saints, quand Dieu aurait converti le monde.

" Les moines obéirent. A peine revenu en Irlande, Brandan mourut, mais dans toute la gloire de la sainteté, et sa mort fut annoncée par une vision à saint Colomban."

Mais la plus vieille tradition, sans contredit, nous vient de la Chine. Voici, en substance, ce que les anciens auteurs chinois disent d'un pays merveilleux qu'ils appellent *Fou-Sang :*

" Là-bas, là-bas, à l'Orient, le navigateur aborde sur la terre de Fou-Sang. Il y pousse un arbre prodigieux, le Fou-Sang, dont la sève possède des propriétés magiques ; il y vit un immense ver à soie dont quatre fils tordus ensemble portent les plus lourds fardeaux. On y trouve un pays dont les femmes constituent toute la population humaine ; ces amazones ont pour maris des serpents. Ailleurs on rencontre des hommes pacifiques, tellement doux, qu'ils n'infligent pas même aux criminels la peine de mort ; ces hommes ne font jamais la guerre ; ils ne connaissent pas le fer ; ils ont beaucoup d'or ; ils adorent le soleil. Le Fou-Sang est une vaste terre que l'on traverse sur un espace de 40,000 lys (1,000 lieues), après quoi on retrouve la mer Bleue, immense."

La science doit au marquis d'Hervey Saint-Denys, professeur au college de France, une traduction de plusieurs anciens auteurs chinois qui jettent de précieux éclaircissements sur la question.

Il résulte de leurs indications que le Fou-Sang ne saurait être confondu avec le Japon ; que ses rivages sont placés à une distance qui repond à la situation de l'Amérique ; que la largeur de mille

lieues attribuée au continent, au-delà duquel on retrouve "la mer bleue, immense," s'accorde avec l'inter[illegible] qui sépare le littoral du Pacifique de celui de l'Atlantique à [illegible]eur de San Francisco. Les renseignements fournis, en outre [illegible] civilisation, l'industrie, la religion, les populations d[illegible]ang conviennent bien à ce que nous savons des anciens I[illegible]ns.

Il faut donc admettre que le Fo[illegible]ang est l'Amérique et que la Chine, *quinze cents ans* avant Christophe Colomb, avait connaissance de ce continent.

Ne serait-ce pas sous l'inspiration de toutes ces traditions que Sénèque fit la fameuse prophétie tant remarquée par Christophe Colomb ?

> Venient annis sæcula seris
> Quibus Oceanus vincula rerum
> Laxet, et ingens pateat tellus,
> Typhisque novos detegat orbes,
> Nec sit terris ultima Thule.

"Un temps viendra dans la suite des siècles où l'Océan brisera les liens dont il enserre le monde ; la terre immense à tous sera ouverte, Thyphis dévoilera de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus la dernière terre."

Quoiqu'il en soit de toutes ces probabilités et des preuves que les savants trouvent concluantes, il est une question que chacun se pose naturellement.

Celui qui, d'après les documents dont les contemporains sont en possession, a touché le premier les rivages de l'Amérique, que ce soit Eric-le-Rouge ou Christophe Colomb; celui-là a trouve le continent déjà occupé par des hommes.

D'où venaient ces hommes? Quand sont-ils venus?

C'est là la grande question, que la science n'a pas encore résolue.

Les vestiges des monuments pré-historiques abondent dans les deux Amériques, et sont l'objet d'études constantes. Cette année même une exploration se poursuit sous les ordres de M. Hayden. Mais ces monuments n'ont pas encore livré leur secret. Les uns rappellent les constructions du Nord de l'Europe, les autres l'art asiatique; mais à quelle époque précise et par qui furent-ils élevés, c'est ce que l'on ne peut dire d'une manière certaine.

On sait que vers le VIe ou VIIe siècle notre continent était occupé par les Toltèques, dont on ignore d'ailleurs l'origine. Ils furent subjugués au XIIe siècle par les Aztèques, peuple venu du Nord et qui, encore florissant à l'époque de la découverte de Christophe Colomb, disparut bientôt néanmoins devant la race Toltèque, reprenant sa revanche sous le nom de Moquis. Mais certains monuments retrouvés par les archéologues remontent à une bien plus haute antiquité.

Ainsi, au fond des ruines de Palenqué il y a des arbres de neuf pieds de diamètre, et l'on a trouvé dans une cour près de dix pieds de terre végétale. Près de la rivière Ontanogon, on a découvert à vingt-cinq pieds sous terre, sur une mine de cuivre, des maillets et d'autres outils, couverts par un énorme cèdre renversé, par-des-

sus lequel avait poussé un sapin déjà âgé de trois cents ans. Quelle série de siècles cela suppose-t-il ?

Nous ne mentionnons ici que les moindres faits, car on a lu partout la description des gigantesques ruines du Mexique et du Yucatan, monuments d'une civilisation avancée dont il ne reste aucun souvenir historique. On ne connait pas même le nom du peuple qui a entrepris ces immenses travaux.

Les uns prétendent que ce peuple vivait avant le déluge, les autres qu'il s'était formé de la descendance immédiate de Noé.

Voici comment (1) s'éxprime le P. Touron :

" Mais quoiqu'il en soit de ce qui a précédé le déluge, il paroît très-probable que Noë, qui a vécu encore trois cents cinquante ans après ce grand évènement, n'a point ignoré qu'au-delà de l'Océan occidental il y avoit un autre Continent : s'il l'a sçu, il ne l'aura pas laissé ignorer à ses enfans, et ni le saint Patriarche ni ses descendans ne manquoient pas de moyens pour faire peupler dans son tems cette grande partie du monde. Le Seigneur en les bénissant leur avoit dit : *Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre.* Il renouvella depuis sa bénédiction et le même commandement. Après la confusion des langues, dans les plaines de Senaar, Dieu divisa les descendans de Noë, et de ce lieu il les dispersa dans tous les pays, sur toute la surface de la terre. Rien n'empêche de prendre ces expressions de l'Ecriture à la lettre : et puisque Moyse nous apprend que les enfans de Noë partagèrent entr'eux les Isles des Nations, comment pourroit-on assurer que la plus grande partie du monde n'a pas été comprise dans cette première division ?

" C'est, répond une critique, qu'on ne peut passer d'un continent à l'autre qu'en traversant des mers immenses : et la navigation alors étoit peu connue. La navigation alors étoit peu connue : qui nous l'a dit ? Les petits fils de Noë remplirent plusieurs isles : ils n'ignoroient donc pas la navigation. Il ne s'agit pas du plus ou du moins : la même main qui avoit conduit l'Arche sur une mer la plus étendue qui fût jamais, pouvoit bien conduire les vaisseaux au terme où la Providence les vouloit faire arriver. Si ces premiers propagateurs des Nations ont pu se transporter aux extrêmites de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, et dans des Isles très-éloignées du Continent, pourquoi n'auroient-ils pû réussir à pénetrer dans un autre ? On ne sçauroit contester que la navigation ne fût dès-lors dans le degre de perfection, nécessaire pour le dessein que Dieu avoit de peupler toute la terre. Il en avoit donc l'ordre precis, et cet ordre a été exécuté : s'il y a eu des difficultés,

(1) *Histoire générale de l'Amérique*, vol. I, xiv.

elles ont été franchies ; et je ne vois pas qu'elles dûssent être plus grandes dans ces premiers tems, que dix ou quinze siècles après...

" Si on n'a pas encore démontré que les quatre parties du monde se touchent par le Nord, on n'a pas aussi prouvé le contraire : et les découvertes qu'on fait tous les jours, peuvent nous faire espérer qu'il sera enfin constaté qu'il y a un passage par terre en Amérique, soit au nord de l'Asie ou de l'Europe, soit au sud. Dans ces cas on cesseroit de faire des difficultés sur l'état où pouvoit être la navigation dans les premiers tems ; et on ne demanderoit plus d'où pouvoient être venus les lions, les tigres, et les autres bêtes sauvages qu'on trouve dans l'Amérique, et dont il n'y a pas d'apparence qu'on eût voulu charger un vaisseau."

Cette théorie, fondée sur des inductions ou sur les *connaissances spéciales* du constructeur de l'Arche, ne satisfait pas, comme bien on pense, les savants de notre époque. Gaffarel (1) nous parait assez bien résumer les conclusions de la science moderne, lorsqu'il dit :

" Ainsi donc, à une époque inconnue, mais assurément fort " reculée, vivait et se développait en Amérique une race forte, " énergique, industrieuse, assez puissante pour consacrer à des " travaux improductifs le labeur de plusieurs milliers d'hommes. " Lorsque les Espagnols du XVIe siècle découvrirent les peuples " même les plus civilisés de l'Amérique, cet éclat avait disparu ; " cette puissance s'était dissipée. Mais supposons qu'un peuple " quelconque ait découvert l'Europe au Xe siècle de notre ère, " dans le siècle de fer de la féodalité, il nous eut trouvés bien " barbares, et pourtant la civilisation gréco-romaine avait long- " temps brillé dans ces mêmes contrées. Il en restait encore sur " le sol ou dans les esprits des traces nombreuses. Un phénomène " analogue dut se produire dans l'Amérique : elle eut ses jours de " splendeur, mais à l'antique civilisation succéda la barbarie " moderne. Quand enfin nous pourrons déchiffrer ces illisibles " hiéroglyphes du Mexique et du Yucatan, ces manuscrits mysté- " rieux, ces rituels, ces cartouches qui défient encore notre curio- " sité, peut-être alors connaîtrons-nous l'histoire de la vieille Amé- " rique, et ce prétendu nouveau monde deviendra une partie de " l'ancien monde, un pays dont les habitants avaient avec nos " ancêtres des relations fréquentes."

(1) *Idem*, page 36.